

ARTIGOS

BRANCA

UNE LITTÉRATURE QUI VA DE SOI.

Cadre contemporain des lettres belges de langue française

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA
jalmeida@letras.up.pt

0. Avant-propos

En 1991, nous commettions un article¹ quelque peu gauche et hâtif sur les spécificités de la littérature belge francophone qui suscita de justes et encourageantes remarques de la part du plus fin connaisseur de ce domaine, à plus d'un titre mitoyen, de l'écriture contemporaine.

Cette première livraison omettait surtout le sens critique et les implications d'une mise en contexte historial des données de *l'ici* dans les œuvres produites au nord de l'Hexagone.

Entre-temps, quelques articles critiques, des communications en colloques, un mémoire de *Mestrado* et une thèse de doctorat codirigée par Marc Quaghebeur, ont tâché de rectifier le tir. Il s'est agi de recadrer l'objet d'étude en dégageant une possible systématisation, voire une synthèse des données, des outils et du discours d'escorte issus du débat de la *belgitude*, qui s'est tenu dans les années septante et le tournant des années quatre-vingt, surtout à Bruxelles, mais également perçu à Paris, incontournable pôle de légitimation littéraire et symbolique des francophonies.

Ce récent travail, de notre part, tâchait de contribuer, ne fût-ce qu'*a posteriori*, à ce débat désormais daté, par le dégagement de conclusions

¹ Il s'agit de José Domingues de Almeida, «Littérature belge de langue française: aux limites d'une spécificité» in *Intercâmbio*, n° 2, 1991, pp. 151-160.

pertinentes quant aux conditions irrémédiablement mitoyennes de l'écriture en Belgique de ces dernières années, et ce, exemples à l'appui².

Nous en concluons que, même à un certain écart temporel de la tenue de ce débat, les apories identitaires, linguistiques et historiques soulevées sont toujours de mise dans le contemporain littéraire, même si elles n'assument plus un statut revendicatif, voire politique dans le champ littéraire belge. Subtilement, les textes réfèrent un pays d'*entre-deux*, ou dispensent des repères refoulés, mais un tel processus n'est plus mesurable à l'aune d'un malaise enfoui, mais bien plutôt d'une condition assumée, apport nordique à l'(im)probable émergence des francophonies.

4

La périodisation de la belgitude s'estompe dans le tournant des années nonante. Plusieurs facteurs, que nous analyserons succinctement dans ce sous-chapitre, concourent à ce constat optimiste; lequel acte, de par les œuvres, les témoignages des écrivains eux-mêmes et les résultats concrets très positifs de la nouvelle politique culturelle, une heureuse assumption de la «phase dialectique» de l'historiographie littéraire belge.

D'abord, il faut signaler l'infléchissement, parfois palinodique, du discours de la *belgitude*, lié à l'abandon des revendications du discours identitaire belge. Non que le mouvement de la belgitude se soit soldé par un échec politique ou culturel. Bien au contraire, la mise en place des nouvelles structures politiques et culturelles a garanti, dans les faits, la satisfaction de la plupart des revendications et doléances soulevées à partir du dossier «Une autre Belgique». Par ailleurs, cette forte atténuation discursive coïncide avec l'ascension politique, aux commandes des nouvelles instances culturelles et littéraires issues de la communautarisation du Royaume, de la génération de la belgitude. Les nouvelles politiques culturelle, littéraire, éditoriale ou de l'enseignement ont donné corps à la réorientation des priorités en matière littéraire.

C'est de ces résultats, plus qu'encourageants, que rendent désormais compte les dossiers des revues, littéraires notamment, consacrés à l'état des choses dans le domaine littéraire, en Belgique francophone, ou qu'actent les dernières publications qui se sont penchées sur le fait belge *après* la belgitude.

Le succès littéraire de beaucoup d'écrivains belges francophones contemporains, ainsi que le sentiment amplement partagé d'*une littérature*

² Notre thèse porte sur l'œuvre romanesque de Conrad Detrez, Eugène Savitzkaya et Jean-Claude Pirotte. Cf. *Id.*, *Auteurs inavoués, Belges inavouables. La fiction, l'autofiction et la fiction de la Belgique dans l'œuvre romanesque de Conrad Detrez, Eugène Savitzkaya et Jean-Claude Pirotte. Une triple mitoyenneté*, dissertation de doctorat, Université de Porto, 2004 (inédit).

qui va de soi relèguent au second plan le «détail» du lieu d'édition, et surtout le sens des stratégies de légitimation mises en œuvre.

1. La *belgité*: une *belgitude* sans souci

Les premiers signes d'infléchissement du discours identitaire, autour de la notion «nécessaire» de *belgitude* sont venus paradoxalement par la voix d'un de ses principaux hérauts et théoricien: Marc Quaghebeur, Commissaire au Livre dans une des structures les plus actives au service de la nouvelle politique culturelle. Rappelons qu'en 1979, un écrivain d'origine flamande déplorait déjà le recours obligatoire à un concept dont il appelait de ses vœux le rapide dépassement par le changement des conditions d'écriture de l'écrivain belge francophone: «Cependant, le fait d'avoir été obligé de recourir à un concept, si labile soit-il, prouve finalement que ce malaise subsiste, qu'il faut une 'arme', une 'identité'»³. Et Frans De Haes d'oser anticiper sur le temps où cette notion deviendrait superflue: «J'espère dès lors [...] qu'on pourra bientôt s'en passer»⁴.

Or, l'infléchissement ou la révision du discours quaghebeurien coïncide avec la satisfaction, dans les faits, de ces desiderata. Dans une communication consacrée à l'impact des mutations institutionnelles et de la fédéralisation sur l'évolution des lettres belges (1991), – et toujours fidèle à sa méthode historiographique –, Marc Quaghebeur donne un premier signe afin de faire entendre que la *belgitude* n'est plus vraiment dans l'air du temps. Cet aveu, ou ce constat, ne trahit pas vraiment une rétractation de la part de Quaghebeur. Il s'inscrit davantage dans le cadre fidèle et cohérent d'une fécondation du fait littéraire par l'évaluation historique des événements du Royaume: «Le vocable de *belgitude* [...] n'est plus l'expression qui correspond à l'évolution du temps»⁵.

En 1997, dans un dossier de *La Revue Nouvelle* consacré au fait, nettement acquis alors, que «les écrivains belges sont nés quelque part», le sociologue des institutions littéraires dresse le même bilan. L'«idéologie du creux» quelque «stimulante» qu'elle ait été, demeure associée à une «interrogation angoissée»⁶. Ce numéro de *La Revue Nouvelle* illustre, au

³ A.A.V.V., *Lettres françaises de Belgique. Mutations*, Bruxelles, AML/Ed. Universitaires de Bruxelles, 1980, p. 32.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Marc Quaghebeur, «Politiquement 1991», tapuscrit, s/d, p. 3.

⁶ Entretien avec Jacques Dubois, «Ecrire en Belgique. Une autonomie à la carte» in *Revue Nouvelle*, n° 3, mars 1997, p. 43.

contraire, une littérature et un panorama culturel en général, très prometteurs et reconnus... à Paris, sans que cela induise un quelconque malaise.

A ce propos, il est très éloquent que pour la réédition, dans la collection Espace Nord, des *Balises pour l'histoire des lettres belges* (1998), seize ans après sa première édition comme polémique avant-propos à l'*Alphabet*, Marc Quaghebeur ait eu le soin de maintenir le texte original, mais aussi d'avertir son lecteur de l'évolution de l'objet et des soucis qu'il véhiculait. L'infléchissement et la nuance conceptuelle sont de rigueur, mais dans la fidélité au projet d'«articulation entre esthétique et histoire»⁷, qu'il s'agit désormais de «moduler de façon plus serrée»⁸. Car, comme le reconnaît le théoricien de la belgitude: «Des faits sont venus préciser ou nuancer certaines assertions»⁹.

C'est le cas de la catégorie identitaire du «creux», très présente dans le débat antérieur, mais dont on admet, à une autre époque, les limites, voire les ambiguïtés. Il ne s'agit pas, pour Quaghebeur, de renoncer à la prégnance du «creux» sur le corpus littéraire belge de langue française, qui constitue, du reste, un «acquis» quasi consensuel dans l'approche du fait littéraire belge. Cela équivaldrait à surdéterminer le déni dont on s'est finalement débarrassé.

La question est ici de savoir si, dans la ferveur du débat identitaire, les tenants de la belgitude n'ont pas trop mis en exergue cette notion comme étant «une force de carence nécessaire»¹⁰; c'est-à-dire un sentiment recherché, voire entretenu, et donc *endogène* au phénomène littéraire belge; alors qu'il était urgent d'en souligner le caractère subi, contraignant, et dès lors *exogène* au champ littéraire.

La notion de *belgité* dont Marc Quaghebeur impute la fabrication à l'universitaire et critique italien Ruggero Campagnoli, conviendrait mieux à la caractérisation théorique des «textualités [des] espaces imaginaires et [des] structures sociétales»¹¹. D'autant plus que, d'une part, le recul permet de complexifier et de préciser ces outils conceptuels, – dont on ne songe pas à nier l'efficace, jusques et y compris à l'heure actuelle. Et, d'autre part, la critique témoigne de la vitalité et de l'inscription non revendicative des textes belges de langue française du moment; ce qui oblige le chercheur en littérature belge à le «dater».

⁷ Marc Quaghebeur, *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor, 1998, p. I.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *Ibid.*, p. IV.

¹¹ *Ibidem*.

Autrement dit, *belgitude* est un mot qui porte en lui sa propre négation. Quaghebeur le reconnaît: la transition lexicale et notionnelle est incontournable, mais «à l'époque, ce mot était sans doute la seule forme d'affirmation possible. Aujourd'hui, c'est historique [...]. Belgité est bien sûr un mot qui convient mieux pour définir une spécificité».

La *belgité* rend donc compte d'une littérature qui a dûment pris conscience des manipulations qui la menacent, des complexités qui lui donnent corps et des particularités de son contexte, sans en faire un malaise. Elle en fait plutôt une «chance», un apport constructif et actif aux voies du projet francophone, que le suffixe positif «té» ne manque pas de conférer et de rappeler. Autrement dit, nous voilà enfin devant une *belgitude* à mi chemin entre positivité et nécessité¹².

Par ailleurs, la tranquille reconnaissance de la *belgité*, positive et non-revendicative, est le fruit d'un nouveau contexte conceptuel et civilisationnel. Il coïncide avec la fin d'une certaine image prestigieuse et idéale de la République Française, sur laquelle Fernand Verhesen anticipait déjà en 1979 dans sa contribution à *Lettres françaises de Belgique. Mutations*: «Je veux dire que la fascination [...] à l'égard de Paris me semble se diluer dans une conception beaucoup plus large du domaine français»¹³.

Ce domaine plus vaste auquel fait allusion le fondateur du Centre International d'Etudes Poétiques n'est autre que le projet francophone, qui ne tardera pas à se doter de moyens et de structures institutionnelles à partir des années quatre-vingt, et constituera même l'un des principaux soucis culturels sous François Mitterrand. Dès lors, le «recul relatif de l'institution française»¹⁴ s'annonce comme une aubaine pour les littératures périphériques en mal de légitimation.

Un éventuel ou idéal *pluricentrisme* francophone pourrait faire se diluer le rapport surmoïque de la Belgique francophone par rapport à la France et à Paris, et surtout atténuer le malaise ressenti en raison du fossé identitaire fondé sur la coexistence d'un pays *en creux* à côté d'un *plein* fascinant et prestigieux.

¹² Cf. *Id.*, «Et si nous cessions d'hypostasier la langue» in *Belgique toujours grande et belle*, Revue de l' Université de Bruxelles, Ed. Complexe, numéro composé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, 1998, p. 208. Voir aussi «cette dialectique du 'soyons-nous'», «Ecrire en Belgique. Une autonomie à la carte» in' *La Revue Nouvelle*, n° 3, mars 1997, p. 42.

¹³ *Lettres françaises de Belgique. Mutations*, p. 151.

¹⁴ Entretien avec Jacques Dubois, «Ecrire en Belgique. Une autonomie à la carte» in *La Revue Nouvelle*, n° 3, mars 1997, p. 37.

Encore eût-il fallu que ce projet parvînt à détrôner «le rôle monolithique de Paris»¹⁵ qui, sous couvert d'une langue commune ou «en partage», ne cesse de nier les spécificités historiques du travail littéraire dans chaque aire francophone. Marc Quaghebeur, après avoir creusé le problème du côté belge, s'est intéressé à l'Afrique centrale, ce qui touche encore un peu à la Belgique, puis à la Suisse et à la Roumanie, pays qui produit un nombre considérable d'écrivains de langue française.

8

Or, la francophonie suscite bien des réticences dont Marc Quaghebeur fournit un bon suivi du côté belge. Pour les raisons que nous évoquons pour la mise à l'écart ou à mal de la littérature belge de langue française, et qui tiennent pour une bonne part à la quasi exclusivité parisienne des stratégies de reconnaissance et de légitimation, la francophonie risque de manquer son dessein le plus urgent et qui est à inventer, à savoir l'édification d'une authentique pluralité communautaire, d'une *koiné* francophone.

Malheureusement, ces bonnes intentions butent contre le maintien, d'aucuns diront le renforcement, de la dualité Paris-francophonies périphériques. Le maintien et le renforcement aussi, du centralisme éditorial de Paris et du *lutétiotropisme*.

Comme le suggère Quaghebeur, la distinction entre «français» et «francophone», loin d'être effacée se voit paradoxalement soulignée. D'où l'importance de l'invention du polycentrisme en langue française qui fasse le sacrifice des assurances nationale et identitaire françaises; et qui s'ouvre à la diversité des histoires et des modalités identitaires de rapport à la langue.

En outre, la *belgité* n'est pas sans lien avec l'émergence postmoderne d'un certain consensus scriptural à partir des années quatre-vingt, lequel parodie ou minimise le travail moderne de l'écriture, et le contenu revendicatif lié aux démarches textuelles. A ce propos, Jacques Dubois manifeste sa crainte que le «grand consensus scriptural»¹⁶ ne dissipe la littérature belge de langue française dans une espèce de littérature moyenne, et efface ou taise la voix belge dans l'innocuité postmoderne.

Christian Prigent avait déjà sévèrement dénoncé cet infléchissement du moderne qui fait en sorte que, dans un consensus inoffensif et largement partagé, l'écriture tende à «devenir 'lisible', amical[e], apaisé[e]»¹⁷.

¹⁵ Marc Quaghebeur, «Politiquement 1991», tapuscrit, s/d, p. 4.

¹⁶ Entretien avec Jacques Dubois, «Ecrire en Belgique. Une autonomie à la carte», p. 37.

¹⁷ Christian Prigent, *Ceux qui merdRent*, Paris, P. O. L., 1991, p. 121.

Dans ce double contexte, il est peu probable que le débat identitaire ait encore les conditions de se tenir. D'ailleurs, l'abandon d'un discours de type identitaire et/ou revendicatif par les acteurs littéraires, qu'attestent les publications ultérieures, devient le dénominateur commun des nouvelles générations d'écrivains (Amélie Nothomb, Eugène Savitzkaya, Jean-Philippe Toussaint, Francis Dannemark, etc.).

La raison qu'en donne Carmelo Virone, rédacteur en chef de *Le Carnet et les Instants*, revue remarquable de divulgation, issue de la nouvelle mouvance culturelle, rend implicitement compte des subtiles mutations en cours dans le champ culturel belge. Le discours identitaire semble avoir épuisé ses arguments face à la réalité contextuelle: «Alors que la génération des années 70/80 a conquis le pouvoir institutionnel et symbolique en revendiquant sa 'belgitude', les jeunes écrivains d'aujourd'hui trouvent davantage leurs références en France»¹⁸.

Mais la raison invoquée est très parlante: «Peut-être parce que, chez nous, toutes les places sont prises, pour un bon moment encore»¹⁹. Cette remarque suggère que la génération de la belgitude s'est bel et bien installée aux commandes de la politique culturelle, qu'elle y entreprend une «intervention contractuelle» fertile et active, mais dont les tout derniers arrivés bénéficient, certes, mais sans s'y sentir *acteurs*, et surtout *décideurs*. Ces contradictions récentes, qui n'impliquent plus le recours à l'argumentaire identitaire, ont été largement et lucidement soulevées par Jacques Dubois dans un article caractérisant le champ culturel belge après la relève de la génération de la belgitude²⁰.

Pour l'heure, le débat de la belgitude semble clos. C'est un débat «avorté» et «un combat d'hier»²¹, diront d'aucuns. Toutefois, les publications postérieures ou tardives, ne cessent de rappeler la dette de la génération d'écrivains d'après la belgitude envers les tenants du débat identitaire, leurs aînés, même si l'heure n'est décidément plus aux revendications, ni aux slogans.

¹⁸ Entretien avec Carmelo Virone, *Prétexte*, n° 10, *Spécial Belgique*, été 1996, p. 34.

¹⁹ *Ibid.*, p. 34s.

²⁰ Cf. Jacques Dubois, «Jeu de forces et contradictions dans le champ littéraire de la Belgique contemporaine» in *Trajectoires: littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Ed. Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, 1985, pp. 13-20.

²¹ Voir le dossier «Ecrire en Belgique. Une autonomie à la carte» in *La Revue Nouvelle*, n° 3, mars 1997, p. 40.

2. Une politique inventive

Dans *Lettres belges entre absence et magie* (1990), Marc Quaghebeur dressait déjà un premier bilan récapitulatif du chemin parcouru pour inverser la tendance à la dénégation au sein des lettres belges; lequel avait été inauguré par Joseph Hanse et sa thèse de doctorat consacrée à l'auteur de *La Légende d'Ulenspiegel* (1923). Il y joignait une liste exhaustive et impressionnante de «nouveaux argonautes» ayant renoué avec «l'éternel pionnier»²².

10

Il s'agit là d'une série d'universitaires, écrivains, critiques, dramaturges, poètes et intellectuels dont les contributions, à des niveaux divers du champ littéraire et politique belge, constituent la plus belle part de la machine culturelle mise en œuvre par la nouvelle génération issue de la belgitude. On ne s'étonnera pas d'y trouver un bon nombre de tenants de ce débat. Ces nouveaux acteurs culturels²³ ont réussi, en une décennie et à la faveur de la communautarisation de l'Etat, à détrôner l'esprit Bodart et lundiste de la politique littéraire belge, et à prendre en charge les nouvelles structures qui se sont vite mises en place pour répondre aux nouvelles orientations et priorités.

Les fameuses «Cartes blanches» impitoyablement échangées dans les pages du journal *Le Soir*, à l'occasion de la publication de *Balises*, illustrent cette relève qui prit, dans les dires de Charles Bertin, des allures de coup d'état. Le conflit de générations et l'incompatibilité des vues sur le *fait belge* devenaient évidents au sein même du milieu littéraire et des institutions tutélaires.

Les années quatre-vingt et nonante devaient prendre acte de cette rupture culturelle, esthétique, critique et méthodologique des politiques culturelles en Communauté Française de Belgique, et dont plusieurs entretiens²⁴ avec les responsables et dirigeants actuellement en place dressent, à partir des années nonante, un premier grand bilan positif et consistant, rendant compte d'un travail cohérent, diversifié et dont le succès est déjà bien avéré.

²² Marc Quaghebeur, *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Labor, 1990, p. 16.

²³ On trouvera la liste exhaustive. Cf. *Ibidem*.

²⁴ C'est le cas du n° 3 de *La Revue Nouvelle* de 1997; de *Prétexte*, n° 10 (dossier *spécial Belgique*); du témoignage de Marc Quaghebeur dans *Textyles*, n° 13, intitulé «Une arche inachevée», ou encore de l'entretien de Paul Dirckx avec Marc Quaghebeur dans *Francofonía*, n° 5-6.

Ce bilan passe par la reconnaissance d'un chemin parcouru vers le renouvellement des politiques dans le domaine de la réédition, à des prix souvent très accessibles, du patrimoine littéraire belge francophone, et qui a certes permis à une population paradoxalement «démunie» de sa littérature de se retrouver et de se réconcilier avec les textes qui parlent à partir de *l'ici*. A cet égard, il faut forcément rappeler le rôle de collections telles que *Espace Nord*, *Passé Présent*, *Archives du futur* ou encore l'apport critique de *Un livre, une œuvre*.

Au niveau de l'enseignement, où la dénégation était complète, les choses progressent également, surtout pour ce qui touche à la desserte universitaire, comme cours à option en Belgique, mais aussi, et de plus en plus, à l'étranger²⁵. C'est à ce stade qu'intervient l'aide aux colloques universitaires qui, au Portugal, est à l'origine du *Celbuc* de Coimbra, et à laquelle notre exposé doit beaucoup. Il est fort redevable aussi à l'action tout à fait exemplaire²⁶ de la Promotion des Lettres, pour ce qui est de l'animation et de la divulgation de la vie littéraire belge, surtout à l'étranger.

Dès lors, comme l'a bien senti Jacques Dubois, la mise en marche de cette nouvelle politique culturelle creuse le clivage des deux générations en conflit lors du débat de la belgitude. Une querelle des anciens et des modernes, en somme. Les premiers, fidèles à des structures prestigieuses mais, pour une bonne part, accusées par la génération montante de complicité dans la paralysie culturelle et le déni identitaire, se regroupent autour de l'Académie Royale et de l'Association des écrivains belges.

Les modernes se retrouvent plutôt, et ce dans un ton que d'aucuns jugent excessivement «conquérant et célébratif»²⁷, autour des nouvelles instances et du nouvel axe de la politique littéraire: la Commission au Livre, l'activation et redéfinition des Archives et Musée de la Littérature au sein de la Bibliothèque Royale, les Maisons de la Culture, et l'important travail du texte moderne belge entrepris par le Théâtre-Poème de Monique Dorsel.

²⁵ Par exemple, la Faculté des Lettres de Porto peut se vanter d'offrir, dans son cursus, un cours à option consacré aux lettres belges.

²⁶ A ce propos, il faut souligner la place de plus en plus considérable occupée par le «Fonds Belgique» dans nos bibliothèques facultaires au Portugal.

²⁷ Jacques Dubois, «Jeu de forces et contradictions dans le champ littéraire de la Belgique contemporaine», p. 19. Luc Dellisse désigne cette nouvelle politique culturelle par cette expression curieuse: «politique d'intervention raisonnée», «Une Belgique balisée», tapuscrit, s/d.

La vitalité et l'inventivité de cette génération auront donc permis une plus grande visibilité des lettres belges de langue française, et ont surtout «[...] modifié l'attitude du public belge à l'égard de sa propre littérature, vis à vis de laquelle il se montre à présent plus attentif qu'autrefois»²⁸.

Plusieurs revues, aussi bien en Belgique qu'à Paris, ont consacré des dossiers critiques dans les années nonante, mêlant l'entretien aux «fonctionnaires» en poste à l'analyse sociologique ou spécifiquement critique. Ces dossiers rendent compte de la vitalité de cette littérature et actent l'incontestable réussite de la nouvelle génération en place depuis le tournant des années quatre-vingt.

Citons, pour l'exemple, le cas (1996) de l'éphémère revue littéraire et universitaire parisienne *Prétexte* qui consacrait sa dixième livraison à un dossier «Spécial Belgique». Elle avait déjà réservé son n° 8 (1995) à l'œuvre romanesque d'Eugène Savitzkaya, et se penchera dans le n° 13 (1997) sur la poétique de Jean-Claude Pirotte. Le dossier sur la littérature belge contemporaine commence, dans son éditorial, par enterrer le procès de la belgitude, et par relativiser le «malaise identitaire». La littérature belge y devient «une littérature parmi d'autres»²⁹, mais dont la vitalité n'est pas questionnable. *Prétexte* fournit quatre cahiers critiques (notamment sur Conrad Detrez et Jean-Pierre Verheggen); des entretiens avec Henry Bauchau, des éditeurs et Carmelo Virone, rédacteur en chef de *Le Carnet et les Instants*.

Par ailleurs, plusieurs notes critiques se chargent de la présentation de prosateurs et poètes actuels. On regrettera, mais c'est là encore une réaction défensive héritée du mouvement de la belgitude, le ton encore très «parisien» avec lequel *Prétexte* continue de juger le parcours des écrivains belges.

Il s'agit encore d'une littérature «mal connue et mal diffuse, réclam[ant] le droit à une reconnaissance [parisienne, s'entend]»³⁰. En outre, on se demande encore si «Paris si absorbé par lui-même saura [...] les découvrir»³¹.

²⁸ Entretien avec Carmelo Virone in *Prétexte*, n° 10, *Spécial Belgique*, été 1996, p. 35.

²⁹ Cf. Editorial de *Prétexte*, n° 10, *Spécial Belgique*, été 1996, p. 5s.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ Entretien avec Henry Bauchau in *Prétexte*, n° 10, *Spécial Belgique*, été 1996, p. 29.

De même, le dossier «les écrivains belges sont nés quelque part» de *La Revue Nouvelle* (mars 1997) présente le statut de l'écriture en Belgique comme une «autonomie à la carte» dont la «croissance extraordinaire» est l'exemple ou la preuve la plus parlante.

Enfin, les livraisons 96/97 de *Textyles* consacrées aux «Lettres du jour» (volumes I et II, n° 13 et 14), dossiers dirigés par Paul Aron et Jean-Pierre Bertrand, se penchent sur l'état de la littérature belge de langue française à l'heure postmoderne. L'éditorial du n° 13 s'intitule, en clin d'œil à la préface quaghebeurienne de l'*Alphabet* «Une littérature qui semble aller de soi».

Ce constat optimiste entend bien évidemment souligner le succès des nouvelles politiques culturelles, même si la modestie est encore de rigueur: «Il n'est pas question ici ni dans les pages qui suivent de dire que tout va bien, mais simplement d'acter ces changements impensables encore il y a vingt ans»³². Ce sont surtout les textes écrits durant les années quatre-vingt qui font l'objet d'articles critiques sur Conrad Detrez notamment.

Le n° 14 fait un premier bilan de l'état des lieux de l'écriture belge de langue française durant les années nonante; fait d'une génération d'écrivains dont les repères se trouvent aussi bien dans la modernité qu'ailleurs; ce qui suggère l'émergence d'une «génération innommable»³³ dont nous dégagions la complexité dans le chapitre premier. Fait marquant: plus rien ne lie ces écrivains ou leurs textes, aux débats identitaires des années précédentes. Les auteurs se réclament d'une littérature qui va de soi.

Par ailleurs, ce numéro entreprend la mise à jour ironique, parce que décalée, de l'*Alphabet* de 1980, par l'ajout de trente-six notices biobibliographiques d'écrivains belges de langue française contemporaine, prouvant que les nouveaux «fonctionnaires» culturels n'entendent pas réitérer la logique de chasse gardée dont ils avaient pâti eux-mêmes. On y trouve, avec plaisir, des noms tels que Philippe Blasband, Francis Danne-mark, Xavier Deutsch, Nicole Malinconi, Amélie Nothomb ou Jean-Philippe Toussaint; à savoir, les noms incontournables du moment, souvent publiés et reconnus à Paris.

³² Paul Aron; Jean-Pierre Bertrand, «Une littérature qui semble aller de soi» in *Textyles*, n° 13, *Lettres du jour* (I), 1996, p. 8.

³³ Cf. Laurent Demoulin, «Génération innommable» in *Textyles*, n° 14, *Lettres du jour* (II), 1997, pp. 7-17.

Outre ces deux numéros de *Textyles*, d'autres publications ont poursuivi dans les années nonante la tâche critique et anthologique des lettres belges de langue française. Le quatrième volume du dictionnaire *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres* paraît en 1994 sous les auspices de la Société d'Etude des Lettres françaises de Belgique. Ouvrage bien intentionné, certes, mais qui suscite lui aussi des réserves légitimes³⁴ au niveau scientifique. La problématique identitaire y est nettement évitée ou niée, alors que les préjugés envers l'œuvre de certains représentants de la modernité belge (Jean-Pierre Verheggen ou Marcel Moreau) demeurent inexplicablement.

Par ailleurs, *Espace Nord. L'anthologie*, célèbre en 1994 le succès de la collection dont il constitue le centième numéro. Cet ouvrage s'inscrit dans la tradition anthologique et de la «machine à découvrir»³⁵ que le mouvement de la belgitude a contribué à renouveler.

Finalement, en 1998, dix-huit ans après le numéro de *La Belgique malgré tout*, document culte de la belgitude, paraît le numéro *Belgique toujours grande et belle* composée par Antoine Pickels et Jacques Sojcher³⁶.

L'ouvrage rassemble, cette fois, non seulement des écrivains mais un grand nombre d'acteurs du champ culturel. Le pays a changé. Le monde aussi, d'ailleurs. La fédéralisation a fait son travail. La Belgique de papa n'est plus. Les anciens tenants de la belgitude sont installés aux commandes des instances culturelles qui mettent en œuvre «une politique inventive». De surcroît, l'affaire Dutroux a fait peur, et tremblé le Royaume. La question identitaire ne se pose plus en termes de «belgitude».

L'ironie et la bonne humeur règnent désormais dans ces textes ne portant plus préjudice à personne; ne dénonçant rien ou ne revendiquant rien. Antoine Pickels y exprime bien toutefois les mutations subtiles depuis *La Belgique malgré tout*: «Si belgitude il n'y a plus, il y a par contre eu ici, ces dernières années, une succession de pièces de théâtre, d'œuvres artistiques ou littéraires, qui ne s'inscrivent pas dans l'idée d'une 'chose en creux', mais plutôt dans la reconstruction d'un imaginaire national»³⁷.

³⁴ Cf. à ce sujet Jacques Carion, «Vol au-dessus d'un dictionnaire», *Le Carnet et les Instants*, n° 87, 15 mars-15 mai 1995, p. 18s, qui en fournit l'ironique errata.

³⁵ Cf. *Espace Nord. L'anthologie*, sous la direction de Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, 1994, p. 10.

³⁶ Cf. A.A.V.V., *Belgique toujours grande et belle*, composé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, Bruxelles, Revue de l' Université de Bruxelles, Ed. Complexe, 1998.

³⁷ Editorial du dit numéro: «Belgiques», *Ibid.*, p. 13.

Cette tâche d'écriture à partir de l'*ici* ne se pose plus de la même façon. La phase dialectique inaugurée par la belgitude a fini par convertir le discours identitaire en statut d'«autonomie à la carte» par lequel les clivages d'hier sont atténués. De fait, le dilemme entre le choix de l'exil et le choix de l'attache au terroir n'est plus de saison. La question de la quête de légitimation n'est pas disparue. Loin s'en faut. Etre publié(e) à Paris demeure un souci d'écrivain belge. Comme le rappelle Carmelo Virone, «il s'agit toujours de séduire Paris», et la plupart des jeunes écrivains parvenus à l'écriture après la belgitude l'ont bien compris. Il suffit de suivre la fulgurante carrière d'écrivaine d'Amélie Nothomb, ainsi que l'édition, à Paris, des textes de la toute nouvelle génération littéraire³⁸.

A cet égard, les jeunes acteurs littéraires belges se montrent souples et jouent le jeu parisien à leur profit et avec une aisance que l'on ne leur connaissait pas. Leurs repères ne sont plus ni seulement en France, ni exclusivement ici. Désormais, dans une logique dialectique, les références sont à chercher ici et en France; ici et partout. Ni centripète, ni centrifuge, la phase actuelle de la littérature belge de langue française ressortit à l'«autonomie à la carte» ou, comme Paul Aron l'a caractérisée, «par procuration [...] et par référence au modèle culturel français»³⁹.

A cet effet, il devient symptomatique de voir les critiques accorder de moins en moins d'importance, voire de pertinence pour l'écriture, au fait que l'écrivain ait choisi d'écrire *ici* au lieu d'opter pour l'exil parisien ou français. Dorénavant, il ne revient qu'aux seuls écrivains de juger des motifs qui les poussent à écrire *ici* ou à Paris; sans que l'on puisse en déduire un quelconque malaise identitaire exprimé ou enfoui. Cet ancien «choix cornélien» indiffère désormais et les auteurs, et les critiques⁴⁰. Preuve que l'*ici* est désormais un acquis: «N'en déplaise à d'aucuns, nous ne sommes pas des écrivains français»⁴¹.

³⁸ Parmi ces romanciers actuels, on citera, J-L. Outers, J-Ph. Toussaint, F. Lalande, J-Cl. Bologne, B. Tirtiaux, G. Bergé, Ph. Blasband, X. Deutsch, A. François, A. Nothomb, C. Lamarche.

³⁹ Postface de Paul Aron à *Balises pour l'histoire des lettres belges*, p. 422.

⁴⁰ Cf. l'éditorial «Les écrivains belges sont nés quelque part» in *La Revue Nouvelle*, n° 3, *Ecrire en Belgique, une autonomie à la carte*, mars 1997, p. 22.

⁴¹ Entretien avec Marc Quaghebeur, «Une arche inachevée», p. 147.